
Le fait religieux et la résistance anticolonialiste chez Félix Couchoro

Laté Lawson-Hellu¹
Western University (Canada)

RÉSUMÉ

Dans l'œuvre de fiction de l'écrivain francophone des premières générations en Afrique subsaharienne, Félix Couchoro (1900-1968), la question religieuse permet de comprendre le discours anticolonialiste que formule cet écrivain au regard des termes idéologiques du discours colonial. Dans une première version de son deuxième roman, *Amour de féticheuse* (1941), et dans une deuxième version de ce roman, *Amour de féticheuse au Togo* (1967), il choisit ainsi de parler moins du fait religieux en soi, que de ses représentants officiels qu'il met dos à dos face aux « passions humaines », le chef féticheur donnant la mesure d'une comparaison que l'analyse permet d'étendre à l'homme blanc du fait religieux chrétien.

INTRODUCTION

Félix Couchoro est un écrivain des premières générations de la littérature francophone produite en Afrique subsaharienne. Pour une brève présentation de son parcours individuel, il est né dans la colonie française du Dahomey, en 1900, et décide d'« émigrer » dans la colonie voisine du Togo, durant les années 1940, après avoir entamé une

¹ Laté Lawson-Hellu est professeur agrégé de littérature francophone à l'Université Western, au Canada. Il s'intéresse à la question du discours et de ses manifestations littéraires, de même qu'à la problématique de la langue dans le corpus francophone. Sa recherche en cours, qui a bénéficié d'une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada, porte sur la question du plurilinguisme dans l'œuvre romanesque de l'écrivain Félix Couchoro.

double carrière littéraire et journalistique dans les années 1920. De formation catholique, son parcours éventuel dans les ordres aura été interrompu par la survenue de la Première Guerre mondiale, comme le rappelle Alain Ricard (1987 : 20). Un tel cadre général de la biographie de l'écrivain permet de saisir le travail ponctuel qu'il opère sur le fait religieux chrétien posé au cœur de l'entreprise coloniale en tant que modèle discursif et axiologique pour les populations colonisées. C'est un travail ponctuel qu'il fait également en adoptant surtout le propos épistémologique où se précise le tort que *l'individu* blanc pourra avoir causé à ce modèle par son propre comportement, au regard de la critique plus courante de l'individu noir et féticheur, par exemple, dans l'espace colonial français de l'ouest africain mis en écriture chez lui. La réflexion proposée ici s'articule ainsi sur les propres conditions coloniales de production du travail littéraire chez l'écrivain, sur l'incidence de l'idéologie coloniale dans les œuvres de certains des écrivains de la même génération coloniale de l'Afrique francophone, et sur le propre travail de *résistance* de l'écrivain qui dissociera ainsi la critique collective vers la problématique individuelle quant à la chose religieuse dans l'espace colonial d'appréhension de son œuvre. De cette réflexion, il résultera aussi le principe qui voudrait que, pour cet écrivain, la question religieuse au cœur du discours colonial se doive d'être redéfinie, dans la mesure où, par-delà le principe ontologique qu'elle convoque, il s'agit davantage de celle de la responsabilité individuelle qui inclut autant le religieux *blanc* que le « religieux » *noir*.

LE CONTEXTE DISCURSIF

Lorsque Félix Couchoro, qui décèdera au Togo en 1968, fait paraître son premier roman, *L'Esclave*, à Paris, en 1929, il s'inscrivait déjà en porte-à-faux à l'idéal du roman exotique ou du roman colonial de l'entre-deux-guerres. Si, en effet, l'esthétique exotique, reprise et affinée par la littérature coloniale (Moura, 1999), était chargée de révéler l'« âme » de l'espace colonisé et de ses habitants pour leur meilleure prise par le système colonial, il se fait que la *voie* – ou la plume – des coloniaux pouvait aussi y être suppléée par celle des indigènes capables de produire la vision de l'intérieur nécessaire à la poursuite de l'entreprise coloniale. Dans une certaine mesure, Félix Couchoro répondait à cette image de l'écrivain indigène dont on attendait les informations documentaires à caractère ethnologique, tant par sa

formation catholique que par sa connaissance du terrain, comme il était journaliste et propriétaire de journaux locaux dès les années 1930. À la différence, cependant, de ses confrères dont la critique métropolitaine aura célébré l'œuvre dans le sens de l'idéologie coloniale, tel l'écrivain Paul Hazoumé, congénère de Félix Couchoro, ce dernier inscrit son œuvre dans une défense de la culture locale dès la préface de son premier roman, *L'Esclave*. Ainsi précise-t-il, sur la question religieuse, combien le sentiment religieux local n'envie en rien à celui de l'Occidental sa conception d'un Dieu suprême, l'idée de Dieu, ajoute-t-il dans cette préface, n'étant point « bannie de notre religion » (Couchoro, 2005a : 24 ; *ESC* désormais). C'est également dans l'organe de publication de son roman, *La Dépêche Africaine*, qu'il s'écarte du modèle souhaitable de l'écrivain colonial source d'informations documentaires pour l'entreprise coloniale : s'il était correspondant local de cet organe (Ricard, 1987 : 23), celui-ci était aussi associé à des organismes de défense des droits de l'homme noir, comme le précise A. Ricard (1987 : 23). Dans les suites de sa collaboration avec une telle structure militante de la cause des Noirs, comme l'on disait, son écriture fait montre notamment d'un anticolonialisme dont les incidences ne sauraient être dissociées du sort de *La Dépêche Africaine*, qui finit par se faire interdire de publication au Dahomey, quelques années seulement après la sortie de *L'Esclave*, ni de la propre impossibilité faite désormais à l'écrivain de se faire publier en France. En cela, Félix Couchoro, tout en appartenant à la même période historique que son confrère Paul Hazoumé, par exemple, à qui il dédie son deuxième roman, *Amour de féticheuse*, se dissocie, d'un point de vue idéologique, d'une inscription dans les termes discursifs du roman exotique ou du roman colonial à vocation ethnographique. L'intérêt de sa mise en écriture de la question religieuse dans son deuxième roman, *l'Amour de féticheuse*, question entre-aperçue dans la préface de *L'Esclave*, en prend toute sa valeur discursive.

Pour Guy Ossito Midiohouan, notamment, qui fait une présentation suffisamment éloquente de l'œuvre de l'écrivain Paul Hazoumé, et du rapport de cet écrivain à l'idéologie coloniale, cet écrivain aura participé par son écriture à l'implantation du système colonial aussi bien dans l'appel qu'il aura lancé à la contribution des populations locales à l'œuvre coloniale, que dans le symbolisme de l'écriture, où son roman, *Doguiçimi*, publié en 1938 (Hazoumé, 1938), constitue la source d'information et de soumission discursive qu'il adresse au colonisateur sur les réalités locales devant être « civilisées » :

Doguiçimi révèle chez son auteur une connaissance profonde de l'histoire, des mœurs et des institutions dans le royaume du Danhomè au XIX^e siècle et nous donne un panorama de la vie quotidienne sous le règne de Guézo. Mais Paul Hazoumé aborde cette société en ethnologue, c'est-à-dire avec les présupposés colonialistes, en reconnaissant *a priori* la supériorité de la civilisation occidentale.

C'est pourquoi il représente aux yeux de George Hardy ce que la « *mission civilisatrice* » de la France a su réaliser de meilleur sur le plan intellectuel, moral et politique et l'œuvre fut considérée comme un « *prodige* » de l'entreprise coloniale. (1986 : 77)

Pour G. O. Midiohouan, également, la littérature francophone de l'Afrique subsaharienne des premières générations était astreinte aux fonctionnements du système colonial, où les écrivains étaient sous formés, conformément aux réalités idéologiques de l'enseignement colonial (1986 : 77-78). En somme, pour l'individu, l'intégration au champ littéraire signifiait également l'intégration au système de hiérarchisation sociale inhérent à la pratique du genre romanesque, mais avec le souhait attendu de la conformité aux lignes directrices de l'idéologie coloniale :

Mais ce conformisme était déjà un « *acte de sociabilité* » selon le mot de Roland Barthes, car le roman ne se constitue en genre narratif spécifique que dans les sociétés qui se savent « *sociales* », où le pouvoir devient centralisé et où des groupes sociaux distincts se hiérarchisent suivant les rôles et places sociales, suivant les idéologies, suivant une volonté plus ou moins affirmée d'influer sur tous les aspects de la vie sociale. (Midiohouan, 1986 : 78)

Pour G. O. Midiohouan, enfin, c'est en raison de sa capacité à rejoindre les masses populaires, quel qu'en soit l'espace de déploiement, que le roman comme genre dans l'Afrique francophone subsaharienne des premières générations était étroitement surveillé, tout comme l'écrivain, avec l'intention d'en désactiver le potentiel subversif :

Tout nègre-écrivain était, *a priori*, suspect aux yeux du colonisateur, et, *a fortiori*, le romancier qui était lui rigoureusement encadré et surveillé, car le roman est le genre qui entretient les rapports les plus directs, les plus concrets, les plus objectifs avec la réalité sociale ; il s'adresse à une classe moyenne et est susceptible d'intéresser – en Afrique – « *le lecteur indigène moyen* » nourri de morceaux choisis de la littérature.

Le roman pouvait devenir un facteur politique déterminant s'il venait à être subversif. L'administration coloniale mit donc tout en œuvre pour qu'il ne le fût point. (Midiohouan, 1986 : 78-79)

C'est dans de telles conditions discursives et coloniales que se comprend la pratique du roman chez Félix Couchoro.

LE RAPPORT À L'IDÉOLOGIE COLONIALE

Pour G. O. Midiohouan, l'œuvre de Félix Couchoro participe également, tout comme celle de Paul Hazoumé, de l'idéologie coloniale. Le contenu du deuxième roman de l'écrivain, *L'Amour de féticheuse*, paru en 1941 (Couchoro, 2005b ; *AFE* désormais), appuie, à sa première lecture, une telle conclusion. En cela se comprend l'appel que le roman lance à la participation de la masse rurale à l'œuvre de progrès de l'entreprise coloniale. Les propos ci-après, confiés au personnage principal de l'intrigue, Paul Fournier, le précisent :

Fournier alors fit signe qu'il voulait parler. La rumeur se tut soudain.

En quelques mots, il remercia Zingan et Anassi qui avaient pris l'initiative de cette joyeuse fête ; il remercia au nom de ses camarades le chef de village, le chef féticheur et les notables qui avaient bien voulu honorer de leur présence le spectacle. Il engagea les mères à faire confiance à la sage-femme et à profiter des conseils qu'elle leur donnerait pour le bien-être de leurs enfants. Il leur fit observer que le village d'Accodéha pouvait se dire avec fierté qu'il jouissait des bienfaits de la civilisation, puisqu'il y avait là des boutiques, une chapelle, une école et un dispensaire. Le Chef de village remercia le médecin pour les bonnes paroles qu'il avait dites et l'assura de son concours le plus dévoué pour inciter ses sujets à fréquenter de plus en plus le dispensaire. (*AFE* 231)

Si, comme l'indique G. O. Midiohouan, les velléités de subversion de la part des écrivains locaux étaient étroitement surveillées par l'administration coloniale, l'écrivain Félix Couchoro n'y faisait pas exception, tel que l'on peut en juger de l'histoire de son premier roman, *L'Esclave*, avec le discours de revalorisation culturelle locale qui fondait sa préface. Pour Alain Ricard, nous l'avons vu, la couverture de l'Afrique dévolue à *La Dépêche Africaine* devait cesser à cette époque², ses publications figurant, en 1935, au nombre de celles désormais interdites au Dahomey³. De même, pour l'écrivain, nous l'avons vu également, il ne sera plus jamais question que ses œuvres soient publiées en France malgré ses tentatives. C'est cependant dans son paratexte que

² Pour A. Ricard, en effet : « *L'interruption des relations avec La Dépêche Africaine qui déplace vers les Antilles ses centres d'intérêt, coupait Félix Couchoro de ses contacts en France* » (Ricard, 1987 : 27).

³ Pour A. Ricard, également : « *La Dépêche Africaine figure en 1935 au nombre des publications interdites au Dahomey et les organisations qu'elle représente n'ont pas droit de cité au Dahomey.* » (Ricard, 1987 : 23).

L'Amour de féticheuse, dans la suite alors de *L'Esclave*, devra situer l'écrivain dans la posture de résistance qu'il ne précisera qu'après la période des indépendances, dans les années 1960, notamment avec la publication d'une deuxième version du roman, en 1967⁴, un an avant son décès.

Dans ce paratexte, c'est avec la lettre qu'il adresse à son confrère Paul Hazoumé, et qu'il fait publier dans le roman qu'il édite à compte d'auteur, après avoir vainement essayé de le faire en France, que l'écrivain explicite ce que le recul du temps permet de formuler comme ses motivations ainsi que les conditions idéologiques de parution de la première version du roman, en 1941. Si la lettre personnelle ajoutée au paratexte du roman demeure en soi énigmatique, elle révèle surtout l'intervention de l'écrivain Paul Hazoumé dans la propre histoire du texte ; Félix Couchoro y remercie son confrère pour ses efforts en vue de l'édition en France du roman, et lui dédie le livre :

Cher Confrère,

Vous vous rappelez, certes, les nombreuses démarches que vous faites en France, en 1938, chez quelques éditeurs parisiens, pour faire accepter le « manuscrit » de mon roman « Amour de féticheuse ». De mon, côté, j'échangeai alors maintes correspondances avec Paris et nos efforts conjugués allaient aboutir à un heureux résultat lorsque se leva l'aube tragique du 1^{er} septembre 1939. De par le monde, des espoirs d'avenir s'effondraient lamentablement. [...] (AFE 155)

Alain Ricard, spécialiste de première date de l'œuvre de Félix Couchoro, fournira les détails de ces efforts, en précisant également qu'une première ébauche du roman aurait été publiée dans *La Dépêche Africaine*, bientôt interdite au Dahomey, puis dans le journal de Félix Couchoro, *L'Éveil Togolais* :

La lettre à Paul Hazoumé qui suit la préface nous précise comment le livre a été conçu. Le premier article publié par Félix Couchoro dans *La Dépêche Africaine* était un court récit de la mort d'une féticheuse ; le feuilleton qui avait agrémenté les premières livraisons de *L'Éveil Togolais* était intitulé *Les Prétendants de la féticheuse* ; tous ces textes préparaient le roman de 1941 mais ils étaient destinés aussi bien aux lecteurs locaux de *L'Éveil* qu'aux lecteurs français de *La Dépêche Africaine*. La lettre nous apprend que le roman terminé a été confié à Paul Hazoumé, à charge pour lui de trouver un éditeur à Paris [...]. (Ricard, 1987 : 35)

Pour la réflexion, ce sont autant de raisons de penser qu'il s'agissait, pour l'écrivain, de préciser l'incidence effective de son confrère

⁴ En feuillets dans les pages du quotidien national togolais, *Togo-Press*, du 10 juillet au 30 août 1967.

dans l'orientation idéologique pro-colonialiste du roman aux fins de sa publication en France, au-delà des ébauches qu'il en avait réussi à faire paraître. La version du texte confiée à Paul Hazoumé et reprise dans l'édition complète des œuvres de l'écrivain⁵, s'inscrivait ainsi dans la veine ethnographique et pro-colonialiste reconnue par exemple à Paul Hazoumé, tout en se démarquant du premier roman de Félix Couchoro, *L'Esclave*. La version post-indépendances du roman, publiée sous le titre *Amour de féticheuse au Togo* (Couchoro, 2006 ; *AFT* désormais), viendra confirmer une telle hypothèse, où il s'est agi pour l'écrivain de proposer un texte qui reprenne le même canevas anecdotique, mais où s'y trouveraient changées les polarisations idéologiques inscrites dans la version de 1941. Dans ce sens, l'écrivain y précise qu'il s'agit d'un « nouveau » roman, où il attribue par exemple les bienfaits du progrès naguère associés à la mission civilisatrice de la colonisation, au travail des autorités administratives du Togo indépendant, comme l'indique l'analyse ci-après, que l'écrivain confie au narrateur dans le roman :

Toute la puissance occulte, toutes les sombres tractations de Kakpo Djimetri ne pouvaient arrêter la marche du progrès social au village de Zowla.

Paul Giraud avait beaucoup travaillé. Ses supérieurs hiérarchiques d'Anecho et de Lomé purent se rendre compte, au cours de leurs tournées d'inspection, du succès des activités du jeune infirmier. (*AFT* 350-351)

C'est ici qu'intervient la pertinence du thème religieux que l'écrivain choisit de développer dans ce roman, par-delà les stratégies narratives ou éditoriales entourant ses différentes versions.

LE RAPPORT À LA QUESTION RELIGIEUSE

Dans la première version du roman, *l'Amour de féticheuse*, l'écrivain raconte l'histoire de Pierre Fournier, un métis, officier de santé colonial dans le bourg d'Akodeha, dans le sud du Dahomey, aujourd'hui le Bénin. Pierre vient de rompre avec sa fiancée, Jeanne Leblanc, mais rencontre Anassi, une belle jeune fille élevée à la « Côte », qui souhaiterait devenir sa femme. Pour le féticheur du bourg, Kakpo Jimetri, Pierre Fournier constitue une menace pour la clientèle de son couvent fétichiste, et, pour contrecarrer sa relation éventuelle avec Anassi, décide d'appeler la jeune fille au couvent. Devenue féticheuse,

⁵ Dans le courant des années 2000.

Anassi tombe enceinte pour le fils de Jimetri, Zingan, qui devient l'ami de Pierre. Celui-ci parvient à faire évader Anassi du couvent et à déjouer la tentative d'empoisonnement de Jimetri à son égard. Jimetri devra mourir de cette tentative alors que Zingan et Anassi se marient, et que Pierre Fournier épouse une métisse de sa condition sociale, Éléonore Blondin. Dans la deuxième version du roman, *l'Amour de féticheuse au Togo*, où certains des prénoms et toponymes changent, l'écrivain présente l'histoire de Paul Giraud, cette fois-ci, officier de santé toujours, et métis, mais affecté à Zowla, dans le sud du Togo, qui rompt avec sa fiancée, Adeline, et devient l'amant de Massan Attisso, jeune fille du même bourg, qui souhaite l'épouser. Kakpo Djimétri, féticheur du village, ne parvient pas à soulever les notables du village contre l'officier de santé et la présence du dispensaire dans le village. Soupçonneux d'une complicité entre le père de Massan et Paul Giraud à propos de Massan, Kakpo fait entrer Massan au couvent, et fait mourir le père de Massan. Au couvent, Massan tombe enceinte pour le fils du féticheur, Zingan, qui parvient à la faire évader avec l'aide de Paul Giraud. Après la mort de Kakpo, à la suite d'une tentative d'empoisonnement contre Paul, Massan épouse Zingan, alors que Paul se marie avec une métisse de Lomé, Joséphine, et qu'une maternité est inaugurée à Zowla.

Pour le contexte colonial et post-colonial invoqué ici, avec les distinctions de classe inhérentes au principe de la modernité que convoquent ces deux étapes de l'histoire coloniale, il convient de rappeler que Paul Giraud, alter ego de Pierre Fournier dans *l'Amour de féticheuse au Togo*, devient *bien* l'amant de la jeune fille, Massan, alors que dans la version coloniale du roman, *l'Amour de féticheuse*, une telle relation était rejetée par le personnage de Pierre Fournier, malgré son attirance pour Anassi, alter ego de Massan dans *l'Amour de féticheuse*, au nom de son appartenance de classe et de race. C'est cette attirance, qui devient emblématique avec la deuxième version du roman, que l'écrivain relève par exemple dans le passage ci-après de la première version du roman :

Et, précédée d'odeur de parfum, Anassi entra.

Elle avisa un fauteuil et s'assit commodément, sans mot dire, avec l'aisance de quelqu'un qui avait l'habitude de ce salon.

Pierre rompit enfin le silence, ce silence qui chez les amoureux est plus éloquent que les mots.

– Tu n'es pas allée au tam-tam ?

– Non, ce n'est pas notre quartier qui joue. Néanmoins, en sortant d'ici, j'y pousserai une pointe.

Elle n'avait pas de blouse. Sa gorge et ses bras nus étaient teints de cosmétique odorant ; ses jolis pagnes de velours vert sentaient la naphthaline. De lourds bracelets en argent, des boucles d'oreilles en or d'un travail artistique complétaient la toilette qu'une fine chaînette en or parachevait.

Elle portait des cheveux coupés, peignés avec soin ; un soupçon d'antimoine avivait l'éclat des yeux.

Pierre en la considérant lui sourit. Elle comprit que ce rapide examen de sa toilette donnait satisfaction au maître de céans. Une glace pendait au mur ; elle se leva pour s'y mirer. Pierre observa la démarche élégante, la taille cambrée, la croupe puissante que moulait le velours chatoyant.

– Est-ce pour aller au tam-tam, ces beaux atours ? fit Pierre rieur.

– Non c'est pour plaire à celui que j'aime, répliqua-t-elle, coquette.

Ils échangèrent un sourire. (AFE 163)

Autour de la question religieuse se déroule donc un autre propos de l'écrivain, qui trouve sa justification dans l'un des titres des ébauches du roman telles qu'évoquées par A. Ricard, *Les Prétendants de la féticheuse*. Le refus de la relation intime, et encore moins de l'union matrimoniale avec la « villageoise », tel que présenté dans la première version, se réalise partiellement dans la seconde, avec la relation intime entre le métis et la belle villageoise. Ici, l'intervention du couvent fétichiste vient plutôt contrecarrer le projet potentiel d'union entre l'officier de santé et la jeune fille du village, révélant le niveau discursif où l'écriture situe le débat idéologique entourant la question religieuse dans l'épistémologie coloniale qu'il met ainsi en scène.

Tout comme dans la préface de *L'Esclave*, où l'écrivain dissocie l'individu et ses passions du fait collectif de culture que péjore le discours colonial, dans les deux versions de *L'Amour de féticheuse*, c'est moins l'animisme qui est pris à parti que le comportement de l'individu, notamment le chef du couvent fétichiste, qui use de ses prérogatives à des fins personnelles. La préface de la seconde version du roman réitère ce message de l'écrivain, qu'il évoquait déjà, mais de manière ambiguë, dans la première version de 1941 :

Qu'est-ce donc le Fétichisme ?

C'est une vaste organisation secrète, qui a réussi à greffer sur le concept religieux du culte des Forces de la Nature et de certaines espèces du Règne Animal, un grand fond de mysticisme, beaucoup de bluff, une duperie qui marche de pair avec la crédulité des humains et une morale vraiment élastique. (AFE 153)

C'est dans ces termes qu'il présentait le fétichisme, dans la préface de la version de 1941, pour ajouter, curieusement, dans la même préface :

Je n'ai pas écrit un livre cruel contre le Fétichisme, car on nous a appris à être tolérants en matière de religion et à souffrir que chaque homme libre professe le culte qui lui plaît. [...]

On a assez écrit pour tourner en ridicule le Noir évolué, pour faire durer des préjugés chez des lecteurs européens qui n'auront jamais l'occasion de venir en Afrique pour constater de visu ce qu'est ce Noir évolué.

Je n'éprouve pas le besoin d'ajouter une seule pierre à ce monument de sottises. J'ai plutôt envie d'écrire pour détruire quelque chose de ce monument, croyant, en agissant de la sorte, servir mon Pays et la Vérité. (AFE 154)

Le propos devient plus explicite dans la préface de la deuxième version du roman, que l'écrivain juge plus « intéressante » :

Nous précisons bien : *Amour de Féticheuse au Togo*.

En 1941, nous avons écrit un roman intitulé *Amour de féticheuse*, que la bienveillante indulgence de maints lecteurs, tant au Dahomey qu'au Togo, a estimé intéressant et bourré de fortes leçons de morale sociale. [...]

Que ceux qui avaient déjà lu *Amour de féticheuse* et en avaient gardé bon souvenir ne négligent point la lecture de ce nouveau drame : ils le trouveront certainement plus étoffé. *Et, peut-être, plus intéressant*⁶. [...]

Aucune envie n'a animé l'auteur de broser en noir le milieu animiste de chez nous : nous n'avons aucune envie d'extérioriser un mépris quelconque pour nos frères animistes.

Notre propos est de suivre le choc des passions humaines : aucune secte religieuse ne garde le monopole du Bien ou du Mal en tant qu'action humaine. Sur tous les bords se rencontrent des âmes justes comme des franches canailles. (AFT 295)

La position discursive de cette deuxième version explicite ainsi la contradiction que présentait la préface de la première version, permettant à l'analyse d'envisager également l'antagonisme du contexte colonial dans l'explication de l'ambiguïté de la position initiale de l'écrivain.

D'une manière ou d'une autre, il s'est agi, pour l'écrivain, de déplacer la question religieuse du cadre épistémologique collectif où la saisit, pour l'invalider, le discours colonial. En inscrivant une telle question dans la relativité de la problématique individuelle, il lui devient possible alors, dans la préface de la deuxième version de l'*Amour de féticheuse*, de situer autant l'homme blanc que l'homme noir dans la

⁶ Nous soulignons.

même posture d'intérêt éventuel devant le fait religieux pris dans son ensemble. Le religieux du fait colonial chrétien et le fétichiste du fait religieux animiste local, pouvons-nous dire, se retrouvent de la sorte à égalité devant la problématique des passions humaines. Si le discours colonial appose, de fait, une sanction au fait religieux local, dans sa hiérarchisation idéologique des faits de cultures des espaces destinés à être colonisés, c'est un discours qui s'infirme chez l'écrivain, et qui permet de comprendre qu'un tel message, déjà présent, mais à couvert, dans la préface de la première version du roman, ne puisse passer inaperçu, parce qu'il s'en prend à l'un des piliers du système colonial européen ; l'infailibilité de la figure du responsable religieux du fait culturel chrétien. L'antagonisme présenté entre le *Blanc*, ici l'officier de santé, même s'il n'est que *métis*, et le *Noir*, le féticheur, finalement pris de court par son fils, autour des attraits de la jeune fille *noire*, donne la mesure de ce discours que propose l'écrivain et qui n'est plus sans rapport avec la question, largement véhiculée par l'écriture exotique, du rapport de l'expatrié avec la femme de l'espace colonisé. L'écrivain, ancien séminariste, semble suffisamment connaître les habitudes individuelles d'un milieu religieux, chrétien, posé cependant en piédestal du fait de culture que le fait colonial cherche à imposer. L'impudence de l'écrivain serait la corrélation qu'il établit ainsi, dans ses préfaces, avec l'immoralité coupable de son personnage féticheur. Plus jamais il ne pourra faire publier en France la vingtaine de titres que comporte son œuvre de fiction, hormis, pourra-t-on dire, l'audace que constituent désormais, sur ce plan, la publication de *L'Esclave* à Paris, ainsi que des fragments de son roman « de la féticheuse », par *La Dépêche Africaine*, à partir de 1929. C'est en cela, aussi, qu'il est permis d'indiquer qu'en somme l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain s'inscrit dans le principe de la résistance anticolonialiste que la perspective postcoloniale théorise désormais, et, cela, jusque dans ses romans qui semblaient pourtant les plus favorables à l'idéologie coloniale, le propre de toute démarche de résistance au pouvoir hégémonique.

CONCLUSION

Il est permis de dire, pour clore le propos, que dans l'écriture des auteurs francophones de la première génération, il a été convenu de souligner le travail ethnographique entrepris pour répondre à l'idéologie coloniale et à sa vision partielle des réalités du colonisé. Au nombre des

écrivains de cette première génération, ont figuré aussi ceux dont les œuvres ont pu être associées à cette idéologie coloniale, comme l'œuvre de l'écrivain Félix Couchoro. En prenant le point de vue de cette critique de l'écrivain, il s'est agi d'indiquer dans quelle mesure, au bout du compte, le traitement du fait religieux s'est plutôt déplacé, chez lui, du cadre institutionnel ou théologique, vers le cadre individuel qui lui permet d'en invalider la critique en soi et de faire participer son écriture à une résistance anticolonialiste inscrite jusque dans les textes apparemment pro-coloniaux de son œuvre. En cela, le fait religieux ne sera plus, pour lui, l'apanage mélioratif de l'ordre colonial, d'un côté, et le tort péjoré du colonisé, de l'autre, dans le débat idéologique posé par le discours colonial au nom de la « mission civilisatrice » que ce discours se sera donnée face aux espaces colonisés. Si les termes idéologiques de ce discours sont largement mis au jour désormais, et dénoncés en tant que tels, c'est aussi tôt que l'écriture pré-négritude de Félix Couchoro que la remise en cause de ces termes se sera aussi posée en intelligibilité à l'écriture francophone de l'Afrique subsaharienne. En proposant ainsi le déplacement épistémologique qui renvoie le principe métaphysique, à la base du fait religieux, à sa valeur ontologique de pertinence, le propos devient, pour l'écrivain, de mettre en lumière la récupération dont peut être susceptible ce principe métaphysique dans la question du *fait religieux*, colonial ou non colonial, autorisant dès lors la critique de telle récupération. La résistance anticolonialiste, dans ces conditions, se donne, en même temps que les prérogatives du propos didactique chez l'écrivain, les propres termes de son extrême actualité aujourd'hui.

Ouvrages cités

- COUCHORO, Félix. 2005a. *L'Esclave. Œuvres complètes, Tome 1. Romans*. London, ON : Mestengo Press. 19-149. [1^e édition : (1929) Paris : Éditions de la Dépêche Africaine ; 2^e édition : (1983) Lomé / Paris : Akpagnon / ACCT ; réédition : (1998) Lomé : Éditions Akpagnon.]
- . 2005b. *Amour de féticheuse. Œuvres complètes, Tome 1. Romans*. London, ON : Mestengo Press. 151-231. [1^e édition : (1941) Ouidah : Imprimerie de Mme P. d'Almeida.]
- . 2006. *Amour de féticheuse au Togo. Œuvres complètes, Tome 2. Romans et récits*. London, ON : Mestengo Press. 293-363. [1^{re} édition : (1967) *Togo-Presse*, 10 juillet - 30 août 1967. Lomé, Togo. Feuilletons.]
- HAZOUÉ, Paul. 1938. *Doguiçimi*. Paris : Larose.
- MIDIOHOUAN, Guy Ossito. 1986. *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : L'Harmattan.
- MOURA, Jean-Marc. 1999. « Littérature coloniale et exotisme : examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale ». Jean-François DURAND (DIR.). *Regards sur les littératures coloniales. Afrique francophone : Découvertes. Tome I*. Paris : L'Harmattan. 21-39.
- RICARD, Alain. 1987. *Naissance du roman africain, Félix Couchoro (1900-1968)*. Paris : Présence Africaine.